

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Prière

René Lapierre

Volume 36, numéro 6 (216), décembre 1994

La langue des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1994). Prière. *Liberté*, 36(6), 16–17.

RENÉ LAPIERRE

PRIÈRE

*Comme si j'eusse pu entendre le vent et les cloches,
si seulement j'avais fait davantage attention.*

W. Benjamin, *Enfance berlinoise*

Je n'ai pas de langue. Je n'ai pas de mots. Je ne sais pas parler.

Il ne me reste qu'une voix, qui m'habite si profondément que je ne la reconnais même pas quand je l'entends. La voix de quelqu'un d'autre, pour dire la vérité ; si pâle et effacée que le plus petit bruit suffit à l'effacer. Et ce bruit-là est partout : dehors et dedans, surtout dedans. Ne reste-t-il donc rien ?

Rien que le souffle ; un murmure de voix, une prière contre ma propre indignité. Tous mes regrets, tout mon amour. Et quelque chose qui ressemble à du vent, au bord de la mer, quand il n'y a plus personne et quand il pleut.

Le reste m'échappe. Si je parle, ce doit être par défaut. Et de dépit et de honte, j'écris. De temps à autre me seront données quelques mesures, une phrase qui comme un vêtement ira à cette voix-là et en épousera le souffle. Peu de mots pour cela. Peu qui me conviennent ; peu que je sache dire, et adresser à quelqu'un. Peu sur-

tout qui soient assez seuls, assez simples pour tolérer ma peur, accepter mon amour, supporter ma sottise.

Pas de langue, pas de voix. Un souffle à peine, le murmure en moi de ce qui veut échapper à moi-même ; une longue impatience, une grave lumière. Cela sera toujours ailleurs, attendra le souffle et la main, le corps et la voix de quelqu'un d'autre. Pourrai-je jamais comprendre cela ?

Je ne sais pas. Comprendre c'est déjà recevoir, c'est déjà entendre ce qui en moi refuse de s'arrêter à moi. À cette condition, alors oui, je comprendrai ; je deviendrai ce que je n'ai pas su être, j'entendrai ce que par lui-même le mot n'aura encore jamais dit. Le souffle, c'est le rêve d'amour de la voix : c'est ce que mon murmure essaie de raconter, le matin venu, en trébuchant sur des objets et des sons familiers, et sur de grands mots vides qui resteront vides si je n'écoute que moi, si je ne sais pas écouter.